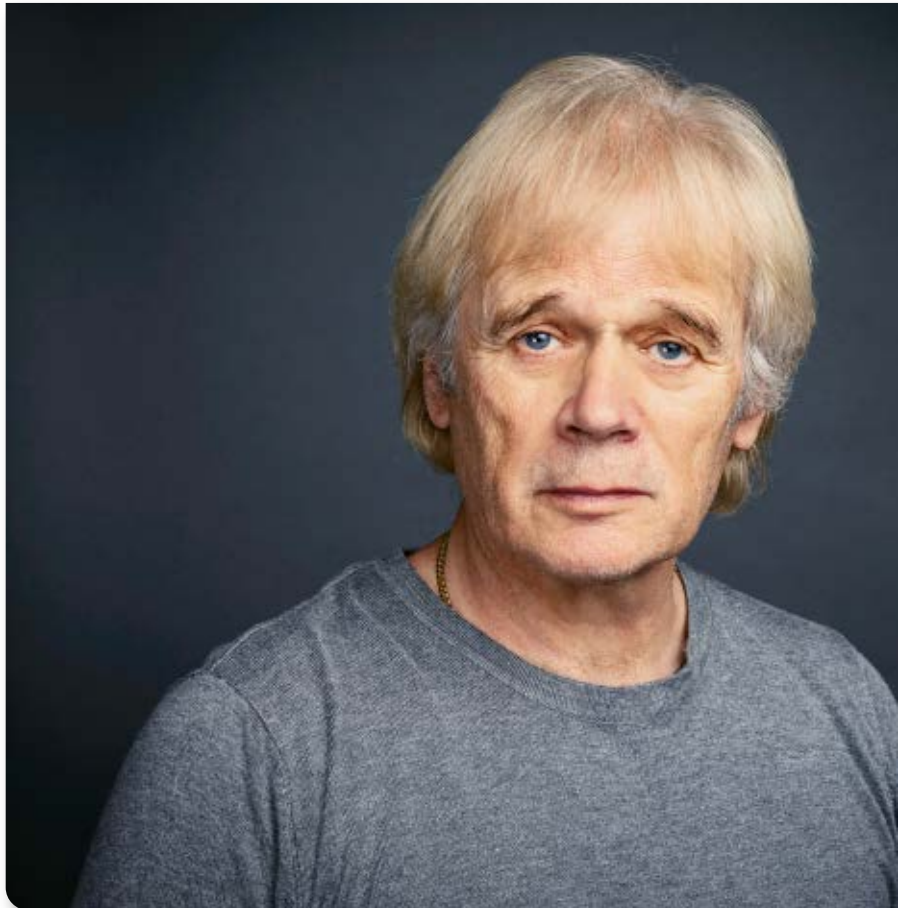


Pierre Béguin éclaire l'affaire

Avec *La scandaleuse Madame B.*, l'auteur genevois Pierre Béguin signe un roman-vérité passionnant. Partant de l'enquête sur un crime commis à Genève en 1957, il retrace le parcours de la présumée coupable, Josette Bauer, ajoutant à sa cavale incroyable une correspondance fictive du célèbre écrivain Truman Capote.

Ancien professeur de français au Collège Calvin à Genève, Pierre Béguin a notamment signé *Et la mort se mit à parler*, *Terre de personne* et *Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure*.



© Samuel Kirszenbaum / Editions Albin Michel

C'est une affaire fameuse où le verdict juridique n'a jamais été aussi proche de la vindicte d'une morale publique hypocrite. Accusée d'être l'instigatrice – son mari en étant le bras – de l'assassinat de son père, Josette Bauer a été perçue par l'opinion comme une femme fatale, émancipée, amoral, qui cumule les amants et s'octroie toutes les libertés. Dans la Genève calviniste des années 1950, un tel comportement ne passe pas. A vrai dire, Josette est davantage une jeune femme dépassée par ce qui lui arrive, lancée dans une cavale interminable où elle fraye par nécessité avec le grand banditisme, notamment la fameuse French Connection.

La vie de cette anti-héroïne surnommée «la dernière sorcière de Genève» est plus romanesque que bien des polars. Elle a fait la une de la presse en

Suisse et en France. Elle a suscité des échos au-delà des frontières helvétiques. Au point que ce «dossier» s'est retrouvé entre les mains d'un personnage aussi puissant que Henry Kissinger, le secrétaire d'Etat du président américain Richard Nixon. Cela valait bien un roman-vérité de Pierre Béguin, un auteur genevois dont on recommande les ouvrages, et d'abord celui-ci, *La scandaleuse Madame B.* Entretien chez lui alors que le coronavirus commençait à nous cerner dangereusement.

Comment vous êtes-vous plongé dans l'affaire Bauer?

Pierre Béguin: – Lorsque je travaillais sur l'affaire Jaccoud, qui a donné lieu à mon livre *Condamné au bénéfice du doute*, je consultais les archives genevoises, qui ne sont toujours pas numérisées. Les vieux microfilms

défilaient sous mes yeux, et d'autres articles avec. C'est alors que j'ai vu le nom de Josette Bauer à plusieurs reprises. Cela m'a intrigué.

Vous ne connaissiez pas son existence?

– Etrangement non. Je me souviens pourtant très bien de l'affaire Jaccoud, qui a démarré en 1958 à Planles-Ouates, là où j'ai grandi – je suis né en 1953 dans le village d'Arare, rattaché à cette commune. Cela m'a profondément marqué. Tout le monde en parlait autour de moi...

Toute l'Europe en a parlé. Sans qu'on sache si le notable accusé, Pierre Jaccoud, était vraiment coupable du crime dont on l'a accusé.

– J'ai donc gardé dans un coin de ma tête le cas Josette Bauer pendant que j'écrivais mon livre sur l'affaire Jac-

Josette Bauer



coud. J'y suis revenu trois ans plus tard. J'ai d'ailleurs découvert que Josette avait eu une relation avec Jacoud en prison, ce qui établit une connexion entre mes deux ouvrages.

En lisant l'entame de votre livre, on jurerait que vous avez assisté à l'esclandre qui eut lieu au Salon du livre de Genève en 2001: une vieille dame bien mise insulte gravement Josette Bauer qui dédicace son autobiographie *Une femme en cavale*, paru aux Editions Favre. Est-ce le cas?

– Cette année-là, je dédicais un de mes livres au Salon. Les éditeurs romands étaient réunis dans la même allée. Si j'ai probablement dû croiser Josette Bauer, j'ignorais alors son existence. En tout cas, je n'étais pas présent lors de cette altercation. Mais j'aurais pu l'être...

Ce conditionnel passé reflète la démarche littéraire de *La scandaleuse Madame B.* Votre ouvrage allie avec finesse le réalisme de l'enquête et le vraisemblable du roman. Pourquoi ce choix?

– En faisant mes recherches, j'ai lu dans *Une femme en cavale* que Truman Capote voulait s'approprier les droits de cette histoire. Dans les biographies consacrées à l'auteur de *Breakfast at Tiffany's*, on ne trouve bien entendu aucune allusion à la Genevoise. Mais Josette n'a pas pu inventer cet épisode.

Truman Capote venait de publier, en 1965, *De sang-froid*, un ouvrage fondateur du roman-vérité, du *true crime*, comme disent les Anglo-Saxons. Il y reconstitue un véritable crime, un quadruple meurtre perpétré par deux truands dans le Kansas rural. Il faut aussi savoir que l'écrivain américain

a écrit une grande partie de ce chef-d'œuvre à Verbier.

A Verbier?

– Oui. C'est un fait rarement évoqué dans les biographies le concernant. Truman Capote venait souvent dans cette station valaisanne. Il y skiait et y retrouvait son amant, Jack Dunphy. Vu son intérêt pour les faits divers complexes, il est probable qu'il ait entendu parler de l'affaire Bauer, qui s'étalait alors dans tous les journaux! Truman Capote était un écrivain mondain qui lisait beaucoup et se tenait au courant.

Je me suis ainsi demandé ce que cette célébrité des années 1950-1960 aurait pu écrire sur cette affaire. Je me suis glissé dans sa peau et son style en imaginant sa correspondance fictive avec la jet-set américaine. La meilleure amie de Truman Capote était Harper Lee, l'auteur de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, et il fréquentait, entre autres célébrités, les Agnelli et Lee Radziwill, la sœur de Jackie Kennedy.

Revenons à Josette. Sa vie est extraordinaire. Son jugement ne l'est pas moins...

– Je n'ai pas écrit ce livre avec l'ambition de réhabiliter Josette Bauer. Mais il me semble probable, au terme de mes recherches et avec le recul, que cette femme a été condamnée de façon injuste.

Pourquoi cette injustice?

– Durant le procès, en 1961, Josette Bauer est présentée comme une femme frivole qui accumule les amants. Son comportement scandalise le quidam, les juges et les médias. On fait de Josette «la putain de la République». Dans les années 1950, le jugement moral et public sur la vie sociale et intime d'une femme peut encore biaiser une décision de justice. Ce fut hélas son cas.

Pierre Béguin,
La scandaleuse Madame B.
(Albin Michel, 448 pages).



Un assassinat, pas un parricide

Une nuit de novembre 1957, Richard Bauer assassine son beau-père Léo Geisser à son domicile, une maison de la Rue de Lyon à Genève. Le fait divers est sordide. L'affaire va prendre une ampleur inédite. Sur quelles bases? Avec quels protagonistes?

Richard a rencontré Josette quatre ans plus tôt. Il avait 21 ans et n'avait jamais connu de femme. Elle en avait 17, aimait les fêtes nocturnes et les rencontres. Ils se marient très vite. Trop vite. Les deux familles s'y opposent. Le couple est mal assorti, «lui aussi peu communicatif et secret qu'elle est vive et primesautière», écrit Pierre Béguin dans *La scandaleuse Madame B.*: «Un peu de faiblesse servile enrobée de jalousie chez l'un, de conscience déficiente, de superficialité et d'immaturité chez l'autre. Le cocktail est explosif». Il l'a été. Richard Bauer est issu d'une famille fortunée. Son père, qui fut consul d'Autriche en Chine avant l'Anschluss, le considère comme «un raté» serviable. Il est surnommé le «coolie». Richard étudie le droit. Il ne devient pas avocat, mais employé de banque subalterne. Une fois marié à Josette, il lui passe tous ses caprices. Il dépense trop. Son héritage fond. En peu de temps, «il est dépassé, englouti, perdu». Il lui faut de l'argent. Son beau-père en a: industriel aisé, Léo Geisser est à la tête d'une manufacture.

UN MARI FAIBLE, UNE ÉPOUSE QUI DÉRANGE

Aux inspecteurs qui l'interrogent suite à son arrestation, Richard déclare: «J'ai agi seul, ma femme ne savait rien. Elle avait tellement besoin d'être riche». Il dit vrai. Mais le tribunal et la vox populi ne l'entendent pas de cette oreille. Pour le malheur de son épouse.

Josette Bauer est née Geisser. Cette séductrice croque la vie à pleine dents, avec les hommes, avec les femmes aussi, dans une Suisse qui n'a pas encore connu la libération des mœurs de 1968. Instable, superficielle, insouciant, la jeune femme suit sans enthousiasme des cours pour devenir sténodactylo. Son tempérament masque avant tout «une grande détresse intérieure», décèle Pierre Béguin. Josette est une enfant de divorcés. C'est rare alors. Elle a deux ans quand ses parents se séparent. Son père se remarie vite. Il délaisse sa fille. Il n'aime pas son beau-fils et le repousse. Il menace de déshériter Josette qui n'a connu que «le désert affectif des pensionnats» et une mère peu aimante.

L'affaire Bauer est d'abord un drame familial, un drame de mal-aimés mal mariés. Mais la justice genevoise y voit autre chose. En 1961, elle condamne Richard à 15 ans de réclusion et Josette à 7 ans: aux yeux des jurés, du public et de la presse, elle est l'instigatrice du crime. Durant la nuit fatidique du 8 au 9 novembre 1957, Josette s'amuse avec son amant dans un dancing à Rolle. Si «la sorcière des Délices» n'a pas commis le parricide de sa main, a-t-elle manipulé celle de son mari? Ou est-elle innocente? Mais ses mœurs trop libres dérangent à l'époque. Qui les lui a fait payer très cher. Verdict: coupable! ■ TK

De bas en haut

Josette Bauer à son arrivée au tribunal à Genève en 1961.

Josette Bauer interviewée par Dominique Warluzel en 2001 dans le cadre de l'émission *Les grands entretiens*.



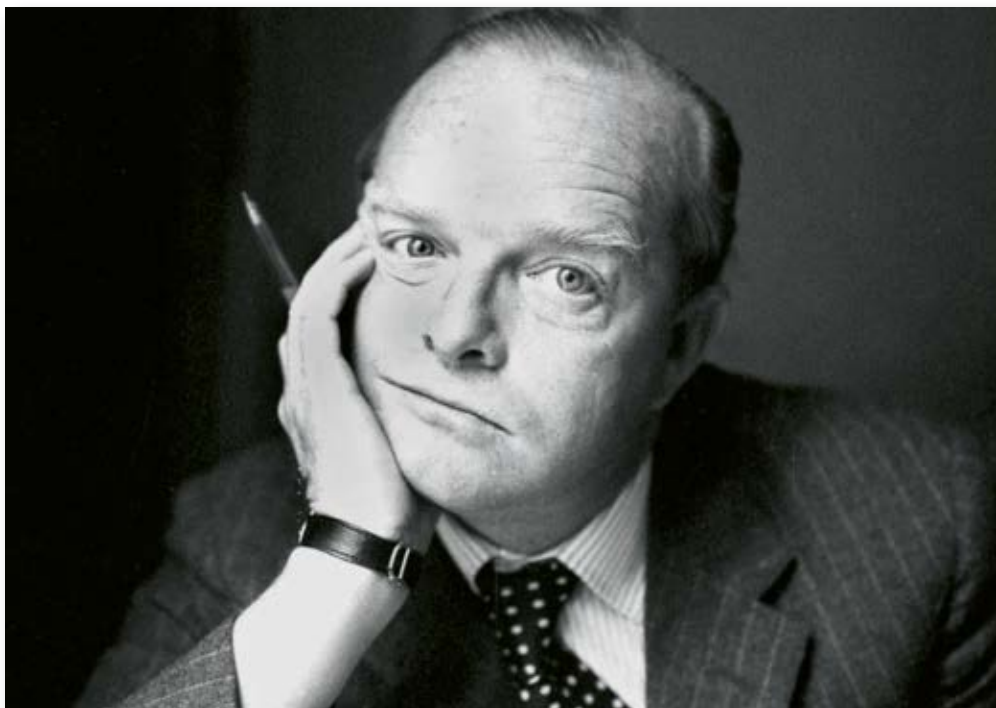
DR



DR



© Samuel Kirszenbaum / Editions Albin Michel



DR

Objectivement, au seul plan juridique, on ne trouve pas grand-chose pour asseoir sa culpabilité. Tout au plus a-t-elle menti à la police et jeté les vêtements tachés de sang de son époux une fois qu'il lui a appris son crime. Je ne sais pas si Josette est l'instigatrice mal-faisante de l'assassinat de son père ou la complice maligne de son mari. Mais je suis certain que si la même affaire était arrivée dix à quinze ans plus tard, après Mai 68, quand la question des mœurs changeait la donne, on ne l'aurait pas poursuivie avec un tel acharnement. Et elle n'aurait pas été condamnée à sept ans de prison.

Que se passe-t-il ensuite?

– En 1964, elle s'évade après qu'on lui a refusé la conditionnelle. Elle entre en contact avec la pègre française, très présente à Genève, une ville pleine de diplomates, de trafiquants et de barbouzes durant ces années-là. Elle est en cavale, se réfugie à Paris. On lui refait le visage, elle est méconnaissable. Elle tente une nouvelle vie en Algérie grâce à sa passion du cheval, sa bouée d'oxygène. Le coup d'Etat de Houari Boumediene en 1965 la force à une nouvelle fuite. Elle se voit con-

trainte de retrouver à Paris ses «amis» du milieu. Elle devient une mule, une passeuse de stupéfiants, pour la French Connection.

En 1967, on l'arrête à Miami avec quatorze kilos d'héroïne pure. Contre un allègement de sa peine, le FBI lui propose un programme de protection de témoins à condition qu'elle balance tout ce qu'elle sait sur la filière, oubliant l'existence d'un traité d'extradition entre les Etats-Unis et la Suisse. Berne insiste. La Confédération ne lâchera jamais son os, allant jusqu'à la guerre diplomatique.

Alors?

– Elle s'évade une nouvelle fois, deux ans plus tard, et commence une nouvelle cavale aux Etats-Unis. Elle se refait une réputation dans le monde du cheval, un domaine dans lequel elle est douée. Elle ne transgresse plus la loi. On l'arrête en 1971. Elle est finalement «relâchée».

Peu à peu, elle reprend une vie normale au Nouveau-Mexique, puis en Californie, s'occupant de dressage et d'entraînement de chevaux. Simple-ment. Elle est un modèle de réinsertion. Avant d'être extradée vers la Suisse en juin 1981.

«Objectivement, on ne trouve pas grand-chose pour asseoir sa culpabilité.»

C'est son drame. Sa petite histoire s'imbrique dans la grande. Elle n'a jamais de chance...

– Deux événements jouent contre elle, faisant de son cas une affaire d'Etat entre la Suisse et les Etats-Unis. Il y a d'une part la mort d'un juge de Floride, William Mehrrens, qui veillait au respect de la promesse de sa non-extradition dans le cadre du programme de protection de repentis de la mafia. Josette se retrouve dorénavant sans appuis. Il y a d'autre part la prise d'otages à l'ambassade américaine à Téhéran en 1979. Suite à la révolution islamique de Khomeiny, Berne sert d'intermédiaire entre l'Iran et les Etats-Unis. Washington ne veut pas froisser son messenger dans cette grave crise. Alors l'Amérique lâche Josette Bauer pour complaire à la Suisse.

Comment a-t-elle fini sa vie?

– Elle a obtenu sa libération conditionnelle en janvier 1982. Elle a ensuite vivoté à Genève. Elle y est décédée en 2004. Tout ça pour quoi? Des millions de francs dépensés en tracas administratifs, en recours juridiques et en démarches diplomatiques. Avec pour seule cause la volonté de «faire la leçon» à une jeune femme dont la culpabilité n'était pas juridiquement avérée et dont on a brisé la vie. ■

Recueilli par Thibaut Kaeser

Comme Pierre Béguin, l'écrivain américain Truman Capote (1924-1984) s'est aussi intéressé à Josette Bauer.

